



## De la minéralisation de l'espace public

Gérard Gromer  
2 février 2012

### II. Le Grand Assèchement

*Je suis né dans un arbre  
Et l'arbre, on l'a coupé  
Dans le soufre et l'asphalte  
Il me faut respirer.*

*Guy Béart*



Le projet de rénovation d'une des places emblématiques du Vieux Strasbourg – la place du Château – devait donner lieu, au terme d'une incubation de plus d'un an, à une réprobation à peine croyable. Cette place un peu « à part », confisquée par le tourisme, située au pied de la cathédrale, tout contre sa façade sud, a été l'objet, après force considérations, évaluations et confrontations de toutes sortes, de propositions de réaménagement suffisamment argumentées pour satisfaire aussi bien les exigences

patrimoniales, historiques, urbaines que le cahier de charge économique et les arrière-pensées politiques.

La ville dispose, parmi ses structures stables et compétentes, d'un service « espace vert ». Mais plutôt que de le solliciter, elle a préféré confier l'avenir de cette place intéressante à un cabinet d'études. Et pour cause ! Le projet prévoyait la destruction de la plupart des arbres qui, depuis un siècle, délimitaient le site.

Qui ne connaît ces officines spécialisées et leurs équipes d'experts, d'architectes, d'urbanistes, de paysagistes, de géomètres, de techniciens, d'ingénieurs, de conseillers, de consultants ? Ce sont les acteurs de notre environnement et les véritables agents de la dévastation programmée. Ils ne s'intéressent pas à l'histoire de la ville et encore moins à ce que pensent les habitants de l'espace qu'on leur destine. Ils « managent » le bien public, réclament du rationnel, de la clarté, du mesurable, de l'ordre et, grâce à l'habillage « scientifique » des données qu'ils produisent, ces Diafoirus de l'urbanisme arrivent à leurs fins auprès d'élus prêts à tout pour être du bon côté du manche, et laisser leur signature dans le livre d'or de leur mairie. J'ajoute qu'on ne se méfie jamais assez de l'enthousiasme, hélas contagieux, voire de la fureur que ces concepteurs mettent à remplacer, et vite, ce qui, de toutes façons, à leurs yeux, doit disparaître.

Et puis, ne refusons-nous pas encore trop souvent de prendre la mesure de l'effet produit par cette avant-garde du conditionnement, lorsqu'elle façonne les psychismes, capture ce qu'il y a d'intime dans les corps et formate la sensibilité ?

L'espace imaginé par le cabinet d'études, et résumé dans ses propositions de réaménagement et de modernisation, est généré par des mots, des phrases, des expressions. Et ce langage, impliqué dans le visible, est discursif, abstrait, ripoliné, tristement binaire. L'expert, occupé à piloter, « initialiser » le projet, à redynamiser l'espace, à dégager les potentialités du lieu, a vu ses intentions, dès qu'elles étaient connues, se cristalliser dans un mot, sur lequel toute une population a, non sans gourmandise, voulu rebondir : la « minéralisation » de la place du Château, une place d'ailleurs sortie d'un programme passé dans l'ordinateur et non pas matérialisé par l'esquisse et le dessin.

Minéralisation et même sur-minéralisation ! Ces termes, attrapés au vol par l'opinion ont valeur de symptôme. Les plans jaillis du cerveau de quelques démiurges bouffis d'orgueil étaient exposés et mis en scène au terme d'un compte à rebours d'un an, ce qui avait largement permis aux associations, réseaux et même au citoyen ordinaire de se focaliser sur le problème de cette place, devenue, du jour au lendemain, le site le plus sensible de la ville.

La mauvaise action, ourdie par la phobie de la nature quasi pathologique d'une équipe d'exilés dans le concept, ennemis de la douceur de vivre, qui visait l'un des ornements de la place du Château, les marronniers centenaires, leur sacrifice, avait jeté un froid. Quoi ? Détruire des arbres ? En garder deux éventuellement et raser les huit autres ? Les gens tombaient des nues ! En face, on leur répétait : à quoi bon ? Ils sont malades, ne servent à rien, quand vous en avez vu un, vous les avez tous vus ! N'êtes-vous pas fatigués par les arbres ? Surtout les marronniers ! Un arbre démodé. Une survivance du 19<sup>ème</sup> siècle ! Ayez de l'ambition pour votre ville, réveillez-vous ! Nous vous proposons de nettoyer le site, de désencombrer la place, d'ouvrir l'espace, de chasser les ombres, d'exorciser ce qui reste du passé ! Nous allons dégager l'horizon, prendre le touriste par la main, et nous lui offrirons enfin, sur la cathédrale, la perspective inespérée, imprenable. L'instantané de rêve !

Les critiques, très vite, les réprobations, les commentaires, les propositions détournées, alternatives, ont fusé, plus ou moins argumentés et souvent ironiques, satiriques ou délirants. Les gens comprenaient qu'on ne leur voulait pas du bien, que l'expert, enfermé dans sa vision, ne respectait rien, et les méprisait. Les langues se sont déliées comme si la cristallisation des codes de l'agence avait besoin de la salive humaine pour se réhydrater.

La minéralisation de cette petite place préservée de la vieille Europe ne signifiait pas seulement, pour le public, l'artifice, le modernisme prétentieux, la dénaturation d'un territoire. Il était synonyme de désolation, d'hostilité, de stérilité. Un exemple de colonisation de la vie par la mort. Et plus simplement la fabrication d'un no man's land où l'on circule et où rien n'arrive jamais, où aucun fantôme du passé n'irait se risquer.

Donc, le projet, devenu mouton noir, a été éreinté, certaines préconisations, sitôt connues, étaient recalées, comme celle sur le coloris des dalles en gneiss importées de Chine, sur les lampadaires kitsch et staliniens, sur les bancs de pierre, ingrats, sans dossier, comparés à des obstacles anti-char. On a disséqué le plan, épluché le dossier, lancé des contre-propositions, chaque habitant se découvrant topographe, urbaniste, architecte, arbitre des élégances. Dans le journal, l'avenir de la place du Château suscitait des tribunes libres, des lettres ouvertes, avec thème et variations, tandis que le courrier des lecteurs était monopolisé tous les jours par l'affaire.

Les élus, les concepteurs et tous les acteurs officiels et administratifs de la vie environnementale ne se doutaient pas, en affichant leurs intentions, qu'ils se retrouveraient face à un tel désaveu. D'avoir à se coltiner les associations, les écologistes, les Amis du Vieux Strasbourg, le clergé de la cathédrale. De devoir affronter des historiens, des géographes, des lycéens, des blogueurs indépendants, les acteurs des réseaux sociaux. De se faire bousculer par une population subalterne qui ne se laissait pas faire et qui, par segments entiers, et jusqu'au plus humble des utilisateurs familiers de la place, se mobilisait dans des manifestations, des réunions de quartier, des rassemblements spontanés, afin d'organiser la résistance.

On ne peut cependant pas passer sous silence, bien sûr, ce que le refus du projet a révélé chez les opposants, les polémistes, les pétitionnaires, les râleurs – la plupart amoureux sincères de leur ville – de frilosité devant la nouveauté, et le côté prosaïque, parfois délirant, de la contre-offensive. J'ai noté le désir de statues, colonnes, têtes antiques, luminaires néo-gothiques ; le labyrinthe dessiné sur le sol, l'abondance des surfaces gazonnées, des parterres de fleurs, des pergolas, des bosquets ; le retour du jardin médicinal, du marché aux herbes. J'ai relevé une proposition de bancs orientés pour varier les angles de vue, et le succès, impossible à passer sous silence, des bacs à géraniums, des acacias en pot, plébiscités, des gleditsias nains, des épicéas et des jardinières d'orangerie par dizaines. Le palmier aussi était très soutenu, et je n'ai pas compté les araucarias emprisonnés dans des carrés, des cercles, et, dans un autre registre, les bassins, jets d'eau, fontaines, sèches ou non, avec ou sans margelle, et même un petit amphithéâtre élémentaire,

en léger creux de deux ou trois marches, pour les animations, les happenings – inévitables – ou simplement pour renforcer l'intimité studieuse du lieu.

Certaines contributions semblaient avoir été influencées par une de ces images que l'on conserve dans un coin de la mémoire : le souvenir d'une place qu'on a fréquentée, qu'on identifie tout à coup sur une vieille carte postale, un cliché du temps où les places des villes étaient agrémentées d'un îlot de verdure, d'un plan d'eau, de quelques blocs de pierre. Le promeneur qui, jadis, traînait par là, trouvait sur son chemin des canards, des chaises de jardin, une stèle, un kiosque, parfois un manège.

Parmi les propositions alternatives, j'en ai retenu une, parue dans le courrier des lecteurs. Elle était, à première vue, déconcertante, mais elle m'a plu, car elle donnait une chance au passé sans le muséifier. Elle s'inspirait du jardin du Palais Royal, dont elle célébrait la double rangée d'arbres, la part réservée à l'eau, à la fraîcheur, au repos. Elle vantait le pouvoir d'aimantation du lieu, qui ne tenait pas à la pertinence d'un plan ou à la qualité d'un matériau. Elle le devait à la présence énigmatique des colonnes de Buron. Le geste terriblement insolent de l'artiste faisait surgir la modernité en plein site classique, et empêchait ainsi l'espace et le temps de se fermer.

Le projet, décliné avec une réelle hauteur de vue suggérait le transfert vers la place du Château de trois sculptures de Jean Arp, actuellement perdues au milieu des tours de standing et des immeubles-barres d'un quartier résidentiel sans âme et bien trop vaste, appelé « l'Esplanade ». Arp, pendant sa jeunesse strasbourgeoise, « arpentait » le centre ville et les environs de la cathédrale. La translation de ces trois œuvres vers le site emblématique était, pour cet auteur, une occasion inespérée d'« accomplir » enfin ce lieu public, de lui donner un nom, une renommée. Et de toucher aussi bien l'hôte régulier que le visiteur d'un jour, qui ne pouvaient qu'être sensibles à l'accord secret ainsi trouvé entre la place dans sa cohérence nouvelle et la dimension d'infini de l'édifice gothique qui, à côté d'elle, développait vers le ciel sa verticalité.

Une cathédrale, c'est fait pour être vue par en-dessous. Vous déambulez, pris dans le labyrinthe des rues piétonnières et, vlan !, vous tombez en arrêt, elle est là, immense, puissante, hors échelle, « elle vous saute au visage » comme l'écrivait dans le journal un enseignant très remonté contre la rhétorique et les concepts des activistes du « Grand Assèchement ». Dans la représentation qu'en avaient les bâtisseurs, elle devait donner l'impression de jaillir du cœur même du tissu urbain. On trouvait naturel que les habitations se mettent sous sa protection, jusqu'à s'accoler à elle.

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le Paris haussmannien, que sera programmé le catastrophique dégagement du parvis de Notre Dame. Viollet-le-Duc éloignera les maisons de la cathédrale. Celle-ci, ainsi exposée sur un immense plateau, perdra une partie de son mystère. En Allemagne, ce sont les bombardements des Alliés, suivis par les promoteurs, qui détruiront le pourtour de certaines cathédrales, transformant d'étroits parvis en mornes esplanades. Je me demande si le projet de minéraliser un lieu de vie situé au pied d'une des cathédrales dont le parvis a été épargné est tout à fait étranger aux lointaines initiatives haussmanniennes de démolition ?

On a vu, à partir des années 1960, s'élever dans le ciel des métropoles, des tours ambitieuses, générées par des forces économiques, des considérations géopolitiques et commerciales mondialisées. Ces constructions vertigineuses ont malheureusement un défaut : la vie au sol n'a pas été pensée. En bas, au pied des tours géantes, il fait froid, c'est triste, venteux, spectral, minéral. On ne respire pas. Ça ne marche pas !

Je rejoins sans réserve ceux qui refusent de se plier aux injonctions mortifères des technocrates. Si pour l'expert, acteur de l'aménagement, les mots « accueil », « hospitalité », « bien-être » sont dépassés, il n'a pas pour autant renoncé à plaire. Il crée, il prétend marquer son époque. Il s'est même livré à une quête ésotérique du nombre d'or ! Mais il est dominé par une envie, furieuse, paradoxale. Un profond désir de minéralité. C'est une pulsion. Elle mérite qu'on la caractérise : être sous l'emprise de l'aride !

Aujourd'hui, à propos de la place du Château, on nous dit : les Allemands, les Anglais, les Japonais, de plus en plus de Chinois, quelques Italiens, ils sont trois millions chaque année à demander, en levant les yeux : « Where is the cathedral ? » Le raisonnement est simple : s'ils ne la voient pas, c'est qu'il manque un lieu – LA grande place – dépouillée, conçue pour offrir au troupeau en transit une vue, attendue depuis toujours, sur le monument. C'est au nom de ce « proxénétisme de la sensation » (Victor Segalen) que les charlatans de l'approbation du monde contemporain osent recycler un espace public, prendre tout un quartier en otage, exproprier les riverains, décourager les citadins, et refouler les plus précaires et les stigmatisés.

On aimerait s'adresser directement au visiteur et lui souffler : Non ! La cathédrale que tu regardes n'existe que dans la vision personnelle que tu en as ! Qui es-tu, touriste planétaire, sinon cet humain qui s'est absenté de lui-même, qui s'est coupé de son intimité, à qui plus rien n'arrive et que plus rien n'interpelle : comment dans ces conditions peux-tu te sentir réceptif ? Disponible ?

Que veut le spectacle ? Que font les sons-et-lumières qui, certaines nuits d'été, transforment la cité en usine à rêve ? Et l'électricien criminel qui « investit » la cathédrale avec ses 430 projecteurs braqués sur elle ? Ils projettent le voyageur en-dehors de lui-même, dans un périmètre de sécurité, sur une place changée en esplanade, un site équipé de caméras de surveillance avec des lignes directrices au sol pour des parcours fléchés. Ainsi contrôlé, livré au commerce et à la technique qui lui dictent sa jouissance, il n'a plus qu'à bien se tenir !

Il eût fallu un peu de modestie pour faire d'un ensemble qu'on avait longtemps négligé et cessé de voir vraiment, un lieu à nouveau vivant, décalé, avec des coins d'ombre propices aux rencontres, à la gratuité, à l'extase. Une place recherchée pour sa discrète féerie, les encouragements qu'elle offre à l'observation des saisons, de la couleur du temps. Une invitation surtout à ressentir, au-delà du commentaire, l'essor d'une cathédrale. Son immense verticalité qui se développe lorsque nous sommes « au-dehors ». Qui nous enveloppe si nous sommes « au-dedans ». Et qui dynamise quiconque sait la retrouver en lui-même.

[Photo source : [www.archi-strasbourg.org](http://www.archi-strasbourg.org)]